

Penser les Balkans aujourd'hui : l'orientalisme, le balkanisme, et la question de la modernité

Vladimir Milisavljević

Institut de philosophie et de théorie sociale, Belgrade

Abstract

Present Reflections on the Balkans: Orientalism, Balkanism and the Issue of Modernity

This paper aims at investigating the positions of the Balkans in our contemporary world in its continuous change – for instance the rapid *Europeanization* for the protection of a common inheritance of Balkan countries. Moreover, this historical heritage is sometimes presented as a simple burden that should be overcome: the name Balkan has negative connotations, being associated with violence or primitivism. The criticism of this type of derogatory discourse called «Balkanism» is built on the deconstruction of Orientalism as initiated in the 70's by Edward Said. In this paper, we will analyze the various types of possible objections to this Balkan approach (the absence of a colonial past, the non-existence of a «Balkan» academic tradition, the Balkan precision as opposed to the Oriental vagueness, as well as their not purely «oriental», yet undetermined character). Furthermore I will present the arguments in favour of another way of interpreting the Balkans which consists in the understanding of the narrower relation between European modernity and history.

Keywords: Orientalism, Balkanism, deconstruction, modernity, Europe, marginality

Est-il toujours urgent de penser ce que sont „les Balkans“, et, si oui, quels sont les moyens dont nous disposons aujourd’hui pour le faire? Cette question se pose parce que, aujourd’hui peut-être plus que jamais, le nom même des „Balkans“ a l’air d’être en voie de disparition. Il ne s’applique

* Ce texte s’inscrit dans le cadre du projet de recherche *Les aspects régionaux et européens des processus d’intégration en Serbie: présupposés historiques, actualité et perspectives de l’avenir*, réalisé par l’Institut de philosophie et de théorie sociale de Belgrade, et financé par le Ministère de la science et du développement technologique de la République de Serbie (No 149031).

plus, de façon transitoire, qu'aux pays qui attendent leur imminente entrée dans l'Union européenne. Il est probable que, une fois que cette nécessité historique sera réalisée, on ne parlera plus des „Balkans“, mais des „nouveaux membres“ de l'Union. Ce qui le prouve, c'est l'exemple de la Roumanie et de la Bulgarie, membres de l'Union depuis 2007, qu'on ne désigne plus guère comme des pays balkaniques. D'autre part, l'entrée de ces pays dans l'Union européenne a donné naissance au nouveau concept des „Balkans de l'Ouest“. Ce concept peut paraître purement géographique, mais en fait il relève d'une manœuvre politique: il constitue une dénomination commode, parce que neutre, pour désigner, parmi les pays balkaniques, ceux qui ne sont pas membres de l'Union et qui, par accident, occupent la partie „occidentale“ de la péninsule. De plus, la région des „Balkans de l'Ouest“ qui englobe l'Albanie ainsi que les pays de l'ex-Yougoslavie (hormis la Slovénie), a une situation géopolitique à part: elle regroupe les pays qui, tout en étant en dehors de l'Union, se trouvent, depuis quelques années, pratiquement encerclés par les États qui en font partie. En déplaçant un peu les concepts du paradigme marxiste dans le sens d'un ancien motif spéculatif et mystique, on pourrait dire que ces pays occupent à la fois le centre de l'Union européenne *et* sa périphérie, en faisant ainsi voir la co-appartenance fondamentale de ces deux concepts. Dans l'histoire de la théologie et, plus tard, de la philosophie, ce motif correspondait à la pensée de *l'ubiquité* du centre et, par conséquent, à celle de la *non-existence* de la périphérie (Poulet 1961, III sqq.). Depuis, au plus tard, la cosmologie de Nicolas de Cuse, cette conception a un aspect nettement égalitaire et même révolutionnaire: désormais, l'univers aura une multiplicité de centres (de Cusa 1979, 150-4). Pascal reprend ce motif, mais en renverse le sens, lorsqu'il dit que la „nature“ ou „le monde visible“ est „une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part“, ce qui est pour nous inintelligible et qui, par conséquent, nous oblige à recourir à Dieu (Pascal 1967, 216; Poulet 1961, 49). Mais il existe une façon encore plus radicale, de penser le rapport entre le centre et la périphérie. Chez Hegel, par exemple, leur coïncidence est pensée comme identité dans le sens le plus strict du terme. De

plus, cette identité exprime le caractère fondamental du principe de toute réalité: selon Hegel, c'est „l'Idée“ elle-même qui est „le centre, qui est à la fois la périphérie“: „So ist die Idee der Mittelpunkt, der zugleich die Peripherie ist [...]“ (Hegel 1996, 47).

Il n'y a pas que la situation géographique des Balkans qui nous permet de développer la pensée de l'identité du centre et de la périphérie. Dans l'imagination commune, la „centralité“ paradoxale et contradictoire de cette région limitrophe découle surtout des conséquences, aussi immenses que néfastes pour l'histoire de l'Europe et du monde, des événements historiques – dont le type est fourni par l'attentat de Sarajevo de 1914 – qui y arrivent d'un temps à l'autre. Une auteure qui examine la production des idées sur les Balkans dans la littérature occidentale n'a pas manqué de le signaler: „L'une des ambiguïtés les plus tenaces dans les images populaires qu'on se fait des Balkans est la contradiction entre la conception selon laquelle cette région est d'une importance centrale, et la conception de sa marginalité complète dans le monde de la politique européenne. C'est ainsi que l'on présente les guerres balkaniques comme peu importantes et, en même temps, comme potentiellement fatales pour l'Europe. Les peuples balkaniques peuvent devenir victimes de la manipulation des grandes puissances, mais, en revanche, ils cherchent toujours à 'entraîner' les pays plus grands dans leurs futiles conflits.“ (Goldsvorti 2005, 85).

Cette perspective du rapport entre le centre et la périphérie n'est pas la seule possible, elle n'est même pas la position la plus souvent adoptée dans l'interprétation de la problématique des Balkans et des représentations qu'on s'en fait. Au contraire, on tend, depuis presque deux décennies, à envisager les questions qui se posent à propos des Balkans plutôt sous l'aspect de la critique de l'orientalisme', formulée par Edward Said et d'autres auteurs qui travaillent dans le champ des études post-coloniales (Said 2003; Said 1993; Macfie 2002, 73-95).

C'est la raison pour laquelle la première partie de ce texte est consacrée à l'analyse des plus importantes tentatives d'appliquer le modèle de la critique de l'orientalisme aux

représentations et aux discours sur les Balkans, ou de l'y adapter. Ce sont les insuffisances de l'application ou de l'adaptation de ce modèle – et parfois, les défauts du modèle lui-même – qui suggèrent qu'il est nécessaire, lorsque les Balkans sont en cause, d'adopter une autre voie, dont il sera question dans la deuxième partie du texte. Cette approche situe les rapports entre les Balkans et l'Europe dans la problématique de l'histoire de la modernité, ce qui nous permettra de retrouver le motif de la centralité paradoxale de la périphérie balkanique.

1. Les guerres des années 1990 dans l'espace ex-yougoslave ont fortement contribué à l'entrée de la question des Balkans sur la scène de la politique internationale. Ou plutôt à sa réapparition: au début de son livre *Imagining the Balkans*, qui date de 1997, Maria Todorova a mis en lumière ce qu'on pourrait décrire comme une „spectralité“ constitutive de la façon dont on présente et interprète, à l'Occident, les événements qui touchent aux Balkans¹. Par exemple, en 1993, face au renouveau des nationalismes, à la montée des tensions politiques et, finalement, aux débuts des conflits armés sur le territoire de la Yougoslavie, la fondation Carnegie Endowment for International Peace a décidé, au lieu de chercher à comprendre ce qui se passe à la lumière des faits, de rééditer un rapport de sa Commission internationale sur l'état des choses dans les Balkans datant de 1913, donc de l'époque des guerres balkaniques, sous un nouveau titre arbitrairement choisi (*The Other Balkan Wars*), avec une nouvelle préface du président de la Fondation Morton Abramowitz, et avec une introduction par l'ex-ambassadeur des États-Unis à l'U.R.S.S. et en Yougoslavie George Kennan. Qu'est-ce qui justifie une telle décision? La préface de cette publication nous fournit les raisons de ce choix: ce document aurait une importance de premier rang, précisément au moment où „un autre conflit balkanique“ – pour ainsi dire, le „revenant“ du conflit précédent, ou d'un conflit balkanique éternel et unique, qui revient toujours – „met à l'épreuve l'Europe et la conscience de la communauté internationale“. À l'en croire Abramowitz, le fait de la redécouverte, par G. Kennan, de ce rapport, témoignerait de son „sens certain de l'histoire“. Comme le montre Maria

Todorova, ce „sens de l'histoire“ se vérifie surtout par le fait que cet auteur cherche à comprendre la situation actuelle des Balkans à partir des analogies historiques douteuses, qu'il présente comme autant de „leçons“ que l'on doit tirer de l'histoire – parce qu'il s'agirait toujours de „ce même monde balkanique“, où dominent le primitivisme, la violence, le nationalisme agressif, et les tendances des États à l'expansion territoriale (Todorova 2006, 47-50).

On désigne habituellement ce réservoir des représentations négatives stéréotypées ou des préjugés sur les Balkans et le discours qui en résulte par le terme de „balkanisme“. La notoriété des recherches sur ce sujet, comme celle du terme même de „balkanisme“, est due, en particulier, au livre déjà cité de Maria Todorova, qui a joui d'une très large réception mondiale. D'autre part, il faut souligner que la „déconstruction“ du discours occidental sur les Balkans a été initiée par Milica Bakić-Hayden, dans ses articles publiés en 1992 et 1995, dont il sera question plus bas dans ce texte (Bakić-Hayden, Hayden 1992, 1-15; Bakić-Hayden 1995, 917-931; Bakić-Hayden 2006, 31-51 & 53-71). Mais il importe surtout de remarquer que le terme même de „balkanisme“ est formé sur le modèle du nom „orientalisme“. Ce fait révèle une filiation théorique importante des recherches dont il s'agit ici. En effet, la critique des représentations occidentales sur les Balkans a été largement inspirée par Edward Said et par sa conception de l'orientalisme. On peut même aller jusqu'à dire que la critique saidiennne du discours européen sur l'Orient constitue aujourd'hui le seul point d'appui ferme d'une recherche analogue sur le statut des Balkans. La plupart des chercheurs qui travaillent dans le domaine du „balkanisme“ se réclament de façon explicite de la critique de l'orientalisme et cherchent à l'utiliser comme modèle. Il se pose néanmoins la question de la légitimité de cette stratégie, ainsi que celle des rapports entre l'orientalisme et le balkanisme.

À l'origine, le terme „orientalisme“ désigne la représentation, dans la production scientifique, littéraire ou artistique de l'Occident, de certains aspects particuliers aux mondes dit „oriental“. À partir de la fin du XVIII^{ème} siècle, le terme „orientaliste“ désigne aussi tout spécialiste en matière de

la langue, de l'histoire ou de la culture des peuples de l'Orient, ou la profession, solidement institutionnalisée dans le milieu académique européen depuis le milieu du XIX^e siècle, qui correspond à cette spécialité. Dans son acception courante, le mot „orientalisme“ peut aussi signifier une disposition de sympathie ou de condescendance envers les cultures orientales, voire une tendance à leur imitation.

Dans son œuvre *Orientalism* de 1978, Edward Said a infléchi en partie la valeur sémantique de ce terme. Il a retenu la signification de l'orientalisme comme tradition académique, en le définissant surtout comme „discipline“ ou „système de la rigueur morale et épistémologique“ (Said 2003: 50, 67). Cependant, il l'utilise aussi pour désigner une attitude de *dépréciation* et *d'hostilité* envers l'Orient dans la science, la littérature et l'art occidental, ce qui est plutôt le contraire de sa signification origininaire. D'après l'interprétation de Said, cette hostilité et ce rejet de l'Orient vont de pair avec la vocation d'orientaliste (professionnel) au sens ordinaire du terme. Ce qui le prouve est le fait que, dans le conflit entre l'Orient et l'Occident, l'orientaliste prend toujours parti de ce dernier. Aux yeux de Said, l'orientalisme en tant que tel est indissolublement lié à la pratique occidentale du colonialisme et de l'impérialisme, même s'il ne s'y laisse pas réduire (Said 2003: 39).

L'orientalisme est marqué par les préjugés concernant l'Orient – par exemple, le préjugé, constitutif de l'attitude orientaliste, qui consiste à croire qu'il existe un „monde oriental“ qui est foncièrement différent du monde occidental, qui a un caractère essentiel qui lui est propre, et qui n'est pas touché par les changements historiques. Aussi, l'orientalisme implique la croyance que les cultures orientales se ressemblent toutes les unes aux autres, qu'elles sont toutes inférieures à celle de l'Occident, et qu'elles sont fondamentalement incapables de se représenter et de s'interpréter elles-mêmes. Or, Said essaie de prouver que cette image de l'Orient, qui s'est formée au sein de la culture occidentale, n'est rien de plus qu'une représentation de l'„autre“, qui a moins à faire avec l'Orient lui-même, qu'avec le monde occidental et sa politique de l'identité. En fait, l'„Orient“ de l'orientaliste n'est pas un simple objet de la recher-

che scientifique, mais une „invention“ qui permet à l'Occident de se constituer ou de se définir, en s'opposant à lui-même certains principes et valeurs qu'il attribue à son autre (Said 2003 : 3). Contrairement aux préjugés „essentialistes“ de l'orientalisme, Said cherche à montrer – en s'appuyant sur l'épistémologie de Michel Foucault – que l'Orient est à la lettre le produit de l'Occident et de son discours, ce qui veut dire que l'étude de cet „objet“ est en fait sa création². Les convictions fondamentales de l'Occident sur l'Orient n'ont pas été tirées des faits; elles proviennent de l'imagination fantasmagorique de l'Occident.

On peut facilement remarquer que les recherches sur le statut des Balkans dans la représentation européenne ou occidentale se réduisent parfois à une simple transposition des thèses de Said sur l'orientalisme. Il s'agit tout d'abord de la conception de base selon laquelle le „balkanisme“ n'appartient pas, au sens strict, au domaine des faits mais à celui de l'imaginaire ou de l'imagination. Il est significatif que le livre de Maria Todorova, qui retrace la genèse de la représentation des Balkans dans la culture occidentale – même si son auteure émet des réserves à l'égard de l'hypothèse selon laquelle le balkanisme ne serait qu'un cas spécial de l'orientalisme (Todorova 2006, 55) – porte déjà dans son titre une référence à la sphère de l'imagination. Vesna Goldsworthy, pour sa part, parle d'une colonisation des Balkans par l'imagination, ou d'un „impérialisme de l'imagination“, qui serait un *analogon* ou une forme idéologique de la vraie colonisation, qui, dans le cas des Balkans, n'a pas eu lieu (Goldsvorti 2005, XIII-XVI). Selon ces auteures, la représentation des Balkans par l'Europe ou par l'Occident serait, tout comme la perception „orientaliste“ de l'Orient, uniformisante et chargée de stéréotypes (les Balkaniques étant vus comme „sauvages“, „passionnés“, „irrationnels“, „barbares“, „fanatisés“, etc.); conformément à cette représentation, toutes les nations et les pays des Balkans „se valent“ et font preuve des mêmes traits; en particulier, la dissonance serait le trait fondamental et éternel des peuples balkaniques, nonobstant leurs différences à d'autres égards. En suivant Said, Milica Bakić-Hayden, elle aussi, essaie de montrer que les représentations des Balkans dans leur rapport avec l'Occident rentrent, tout comme celles qui concernent l'Orient,

dans une logique de l'opposition dichotomique et hiérarchisante (Bakić-Hayden 2006, 34 sqq., 41 sqq., 54).

Il n'y a rien à reprocher à ces analyses, du point de vue de la justesse et de la pertinence. En même temps, on doit se poser, sur le plan méthodologique, la question si les arguments auxquels elles font appel ne sont pas d'une trop grande généralité. Les procédures d'opposition ou d'exclusion que les auteures citées décrivent n'ont-elles pas pour objet toute figure de l'altérité et de la marginalité, que ce soit celle de l'animal, du fou, de l'homosexuel, de l'oriental, du Balkanique, ou autre?

Ensuite, l'application du „paradigme orientaliste“ (Bakić-Hayden 2006, 10) aux discours et aux pratiques de pouvoir relatives aux Balkans s'expose aux objections touchant des points plus particuliers; certaines de ces objections ont déjà été formulées par d'autres auteurs (Skopetea 1991, 131-143; Fleming 2001, 11-32).

a) À la différence des pays d'Asie ou d'Afrique, les pays balkaniques n'ont pas, à proprement parler, un passé „colonial“. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle ils ne sont jamais entrés dans le champ d'intérêt de la critique post-coloniale (Todorova 2006, 75). Il est vrai qu'il y a eu récemment des tentatives de présenter le Kosovo comme un territoire colonisé par la „métropole“ serbe. Cependant, il s'agit ici d'un tour de force du raisonnement juridique dont les enjeux sont immédiatement politiques, bien que celui-ci se serve des arguments qui relèvent du domaine du droit international: la thèse selon laquelle le Kosovo est une ex-colonie serbe – on parlait à ce propos même d'un colonialisme serbe anti-ottoman – était destiné à justifier le droit de la sécession de cette province. Cette thèse est toujours défendue, mais elle est peu probable (Megalommatis 2008). On peut ici se dispenser de la discuter en détail, parce que, même si elle était vraie, cela ne suffirait pas à prouver que le „balkanisme“ en général est une espèce d'„orientalisme“. D'autre part, le colonialisme est une condition nécessaire de l'orientalisme au sens saïdien de ce mot, même s'il n'est pas sa condition suffisante. Bien que Said affirme que la domination de l'Occident sur l'Orient n'aurait pas pu avoir lieu sans l'orientalisme, on pourrait décrire sa conception de

l'orientalisme précisément comme l'idéologie des pratiques colonialistes. Le cas de l'Allemagne est particulièrement instructif à cet égard : bien qu'ayant une très forte tradition orientaliste littéraire et universitaire, l'Allemagne n'a pas pleinement participé à ce que Said désigne par ce mot, précisément parce qu'elle n'était pas une vraie puissance coloniale (Said 2003, 17-9; Macfie 2002, 36-9). Pour se réclamer de l'orientalisme, il ne suffit pas d'établir, comme le fait Vesna Goldsworthy, l'existence d'un colonialisme (métaphorique) de l'imagination.

b) Un autre aspect important de l'orientalisme fait défaut lorsqu'il s'agit du „balkanisme“: ce dernier terme ne désigne pas et n'a jamais désigné le domaine de la science ou des études académiques sur les Balkans. Cet aspect, qui peut paraître insignifiant, est néanmoins d'une importance capitale dans le contexte post-colonial. Comme on l'a vu, l'utilisation du terme „orientalisme“ par Said doit sa force suggestive et une grande partie de son potentiel stratégique au fait qu'elle renverse la signification habituelle de ce mot, de façon à mettre en cause non seulement la dévaluation explicite de l'Orient – dans la terminologie de Said, l'orientalisme „manifeste“ – mais aussi l'attitude d'une prétendue complaisance envers l'Orient – l'orientalisme „latent“, qui est surtout celui du „savant“ – et de mettre en lumière leur solidarité essentielle (Said 2003, 201-225). Naturellement, il existe tout un champ d'études savantes sur les Balkans. Mais, contrairement à la situation de l'orientalisme, ces études sont plutôt le fait du regard que l'on porte sur soi-même, plus rarement du „regard de l'autre“. En règle générale, les spécialistes de la matière, même s'ils sont souvent éduqués en Occident, sont des autochtones. Et il ne s'appellent pas „balkanistes“ mais „balkanologues“. Il y aurait lieu, bien sûr, d'analyser l'état des choses séparément pour chaque pays balkanique, peut-être même pour chaque région. Maria Todorova a fait à ce propos une remarque qui mérite l'attention. En analysant les connotations de valeur du mot „les Balkans“, elle souligne que la seule signification positive de ce terme (au moins quand à la Serbie et, jusqu'à un certain degré, aux autres États de l'ex-Yougoslavie) relève du vocabulaire scientifique (Todorova 2006, 130). À la différence du discours

scientifique sur l’Orient – du discours „orientaliste“ dans le sens originaire de ce mot – le discours scientifique sur les Balkans est en principe „affirmatif“. Ceci n’est d’ailleurs pas étonnant, puisque ce discours, dont la valeur scientifique se laisse difficilement contester, mais qui est un peu négligé aujourd’hui, est le fruit d’une étape fondatrice de l’histoire des nations balkaniques. En ce qui concerne la Serbie, c’est la période entre les deux guerres mondiales. La création, en 1934, de l’Institut des Études balkaniques de Belgrade (Balkanološki Institut), avec sa *Revue internationale des études balkaniques* (aujourd’hui, les annales *Balcanica*), appartient à cette époque, qui a, de façon presque symbolique, débuté par la publication du livre *La Péninsule Balkanique* du géographe Jovan Cvijić en 1918 (édition française) ou 1922 (édition serbe). À part cela, l’ambiguïté de l’orientalisme, que Said considère comme fondamentale, n’existe pas du tout quand il s’agit des Balkans: il n’y a pas et il n’y a jamais eu de signification „positive“ du terme „balkanisme“. Vesna Goldsworthy a enregistré l’existence d’une publication périodique de Sofia portant le titre *Balkanistic Forum*, qu’elle a marqué d’un *sic* dans le texte (Goldsvorti 2005, 101, note 132). Mais cette bizarrerie a un sens plus profond. La publication citée date de 1993, donc de l’époque où l’on commence tout juste à déconstruire le „balkanisme“ sur le modèle de la déconstruction de l’„orientalisme“. Celui qui a donné le titre à la revue n’a-t-il pas voulu donner à son champ d’études un air de prestige semblable à celui que l’orientalisme avait déjà? Mais dans le cas des Balkans, cette tradition prestigieuse, qu’on pourrait comparer à celle de l’orientalisme, n’existe précisément pas (Fleming 2001, 20 sqq).

c) Un troisième type d’objections à l’application du modèle orientaliste consiste à dire que les Balkans „sont trop concrets pour pouvoir être présentés, à l’instar de l’Orient de Said, comme une invention occidentale“ (Skopetea 1991, 142). Ce reproche se fonde, d’une part, sur le fait que les Balkans représentent une entité géographique qui, pour ne pas être aussi bien localisée qu’on pourrait le souhaiter (Jezernik 2007a, 22; Goldsvorti 2005, 3), n’en est pas moins clairement délimitée que celle de l’Orient „en général“. Ce type de critique est

soutenu par une autre objection, cette fois-ci contre Said lui-même, à qui on reproche souvent de présenter comme la totalité de l'Orient ce qui n'en est qu'une partie (le Moyen Orient et, à l'intérieur de celui-ci, le monde arabe et musulman) (Skopetea 1991, 133). Maria Todorova affirme, elle aussi, que, à la différence d'un Orient „impalpable“, les Balkans existent comme un espace historique et géographique concret. D'autre part, ce reproche se fonde sur la particularité méthodologique déjà mentionnée de la critique de l'orientalisme, qui, dans les traces de Foucault, s'efforce à découvrir, derrière la prétendue objectivité du discours sur l'Orient, le caractère purement fictionnel de son objet (Todorova 2006, 60, 63)³.

d) Enfin, un obstacle important à toute tentative d'assimilation du „balkanisme“ à un „orientalisme“ est le fait que la conscience de soi nationale des peuples balkaniques (à l'exception, peut-être, des populations musulmanes) s'est formée et définie à travers une opposition à l'Orient et, plus précisément, à la domination turque; en même temps, les discours de libération nationale avaient fréquemment des traits tout à fait „orientalistes“. Ceci nous amène à la question du caractère „liminal“ des Balkans, qui, précisément, ne se trouvent pas dans l'Orient, mais „au seuil“ de l'Europe, „entre“ l'Orient et l'Occident, „au milieu“ des forces opposées et de leurs principes antagonistes et inconciliables. On trouve cette représentation des Balkans dans un texte souvent évoqué, attribué (de toute évidence, faussement) à Saint Sava de Serbie: „Au début nous étions perplexes. L'Orient pensait que nous étions des Occidentaux, pendant que l'Occident nous considérait comme des Orientaux. Certains d'entre nous se méprisent sur notre place dans ce conflit, et crièrent dès lors que nous n'étions ni de l'un ni de l'autre camp, et d'autres que nous étions exclusivement de l'un ou de l'autre. Mais je te le dis, Irénée, nous sommes choisis par le destin à être l'Orient dans l'Occident et à être l'Occident dans l'Orient, à ne reconnaître que la Jérusalem Céleste au-dessus de nous, et ici, sur terre, personne.“ – Paradoxalement, ce caractère liminal, transitoire, double, le caractère non pas du „ni l'un ni l'autre“, mais celui du „l'un dans l'autre“, serait lui-même éternel. Bien qu'elle ne soit pas aussi ancienne qu'on pourrait le croire (Čirković 1998, 27-

37)⁴, cette image des Balkans est très persistante⁵. On peut le montrer sur l'exemple d'un auteur croate, Miroslav Krleža, qui a publié, en 1939, un roman politique satirique situé dans un pays baltique imaginaire, qui s'appelle la Blitva⁶. En vérité, la Blitva est un pays qui montre des traits originairement balkaniques: entre le baltique et le balkanique, la distance n'est pas immense; en fait, en situant l'action du roman dans le Baltique, Krleža utilise le procédé littéraire de la distanciation ou de la *Verfremdung* brechtienne. Or, mise à part la Jérusalem Céleste – Krleža était athée – sa description des espaces balkaniques correspond à peu près au contenu de l'épître apocryphe de Saint Sava: il y est question d'une existence „sans chez-soi“, „déracinée“, „éternellement ambiguë et toujours transitoire“, d'une destinée qui „parfois n'est ni ici ni là-bas“, „se trouvant sans trêve entre deux rives opposées et inconciliaires“ – et c'est cette existence, dit Krleža, qui fait „toute la vérité de l'histoire blithouanienne“. Dans l'imagination des Occidentaux aussi bien que des Balkaniques eux-mêmes, le nom même des „Balkans“ évoque un contenu fluide, contradictoire et contesté (Koulouri 2007, 4).

2. Il est évident que la plupart des caractères distinctifs de la représentation des Balkans sont négatifs. Cette conclusion s'impose même quand on compare l'image des Balkans à celle de l'Orient, qui est elle-même déjà marquée surtout par des valeurs négatives. Il n'est peut-être pas exagéré de dire que, sur l'échelle des valeurs culturelles, les Balkans se trouvent, dans la représentation européenne ou occidentale, tout en bas, en quelque sorte plus bas „même“ que l'Orient. En témoigne aussi le terme de „balkanisation“, qui est entré dans le vocabulaire politico-étatique courant. Ce terme, qui désigne la dissolution des grandes unités étatiques et la fragmentation territoriale qui en résulte, est devenu tellement habituel dans les langues du monde, qu'il ne véhicule peut-être plus l'idée d'un rapport avec „les Balkans“ comme entité géographique. Tout de même, chez les habitants des Balkans (autrefois chez les Yougoslaves, et chez les Serbes aujourd'hui), une expression comme: „la balkanisation de l'Afrique“ – processus que dénonçait, dès les années 50 du XX^{ème} siècle, à propos de l'Afrique occidentale,

Léopold Senghor – a toujours provoqué un malaise, sinon l'indignation. Une telle réaction exprime sans doute un certain „orientalisme“ de la part des Balkaniques eux-mêmes, qui se croyaient supérieurs – parce que plus „occidentaux“ – aux peuples de l'Afrique noire ou aux „Asiatiques“. Tout en reconnaissant ce fait, on doit dire en même temps que ce mot de „balkanisation“ n'est pas favorable à la conscience de soi des peuples habitant la Péninsule. Comme le signale Maria Todorova, dans certains contextes, le sens de cette expression ne se réduit pas à la fragmentation territoriale; au contraire, „elle devient synonyme de la déshumanisation, de la déesthétisation, de la destruction de la civilisation“ (Todorova 2006, 103). Pour résumer ce qui vient d'être dit, la limite de l'application du modèle orientaliste semble dériver du fait que la représentation traditionnelle des Balkans suggère qu'il s'agit d'une région qui n'est pas dévaluée seulement par rapport à l'Europe ou à l'Occident, mais aussi, en raison de son caractère indéfini et instable, par rapport à l'Orient lui-même.

Ces faits touchant aux rapports entre les Balkans et l'Orient, aux différences qui existent entre eux, ainsi qu'à leur valorisation respective à l'Occident, ne sont pas passés inaperçus chercheurs. Au contraire, les thèses les plus originales des critiques du discours „balkaniste“ ont été formulées comme réponse aux difficultés que soulèvent les objections exposées dans la première partie de ce texte. En effet, même si l'on tient pour acquis que le balkanisme est, en principe, une variante de l'orientalisme, ceci ne nous dispense pas de la tâche de dire en quoi consiste la spécificité des Balkans dans ce genre de discours ni, surtout, d'expliquer d'où vient ce caractère essentiellement problématique, hybride et inquiétant, qui s'attache à l'image des Balkans (Todorova 2006, 60 sqq.; Fleming 2001, 15).

La première réponse à cette question – propre plutôt à ceux qui insistent sur les différences du balkanisme par rapport à l'orientalisme – consiste à dire que le balkanisme est un orientalisme qui se rapporte non pas à un Orient extérieur, bien démarqué et „tout autre“ par rapport à la civilisation occidentale, mais, justement, à ce qui est oriental au plus près de l'Europe ou de l'Occident. Par conséquent, les Balkans

seraient à comprendre comme un Orient „intérieur“, qui se trouve au cœur même de ce qui est occidental (*the Oriental within*), et qui exprime une aliénation „intime“, qui n'en est que plus pénible et traumatisante de ce fait (Herzfeld 2002, IX). À vrai dire, pour le titre mentionné d'un „Oriental intime“, il y a déjà plusieurs candidats: à côté du cas de l'Orient lui-même (au sens saïdien du mot)⁷ et à côté des Balkans, il y a aussi l'Europe de l'Est toute entière, et on qualifie parfois l'élément rural dans les sociétés occidentales comme „*the Oriental within*“ (Roy 1996). Quoiqu'il en soit, l'„intimité“ des Balkans pour l'Occident serait la raison pour laquelle le mépris de „l'Oriental“ y est portée à son extrême.

Il existe des explications psychologiques et anthropologiques par cet état des choses. D'une part, il s'agit de l'intolérance envers les différences minimales, au sens freudien du „narcissisme des petites différences“, d'un mécanisme psychologique qui fait qu'il est plus difficile de supporter ceux qui, tout en étant dans une certaine mesure différents de nous, nous ressemblent sous un grand nombre de points (Freud 1994, 300-1; Freud 1983, 163-4). D'autre part, sur un plan plutôt anthropologique, la plupart des chercheurs sont d'accord que les „Balkans“ relèvent d'une logique de l'anomalie ou de l'équivoque; selon Maria Todorova, à la différence de l'orientalisme, qui est un discours sur une opposition imputée, le balkanisme est un discours de l'ambiguïté imputée (Todorova 2006, 71). Or l'ambiguïté représente une menace pour l'ordre social en général. Précisément parce qu'il ne se trouvent ni tout à fait dans l'Occident, ni tout à fait dans l'Orient, les Balkans perturbent les catégories fondamentales et les schémas de classification propres à la société occidentale. Dans son ouvrage classique *Purity and Danger*, Mary Douglas a montré que tout ce qui provoque une telle perturbation ou un désordre dans le système de concepts d'une culture a une valeur d'anomalie, voire d'„impureté“, qui doit à tout prix être réduite pour que la cohérence du système puisse être sauvegardée (Douglas 2002, 44-50). La marginalité en tant que telle, ainsi que les états transitoires, peuvent être dangereux (Douglas 2002, 117-122). La spécificité de la problématique balkanique tiendrait donc au fait que les caractères que l'on attribue aux Balkans sont

indéfinissables ou inclassables dans les termes d'une logique claire et univoque, opposant l'Occident et l'Orient, l'Europe et l'Asie.

Une deuxième réponse à la question de ce qui fait la spécificité des Balkans est celle de la „reproduction des orientalismes“. Cette thèse, avancée par Milica Bakić-Hayden, est une autre contribution importante à la critique du balkanisme. Elle est formulée à partir d'un point de vue strictement orientaliste; tout de même, elle développe la thèse orientaliste dans une direction qui paraît très pertinente et fructueuse pour la compréhension des Balkans et du balkanisme.

La „reproduction des orientalismes“ est une traduction libre de l'expression anglaise *nesting orientalisms*, qui figure dans la version anglaise des textes de l'auteure; on pourrait aussi bien rendre ce syntagme par „prolifération“ ou „multiplication“ des orientalismes (Bakić-Hayden 2006, 53, note). Cette expression désigne le phénomène, que l'on peut constater souvent chez les peuples balkaniques, d'un déplacement du „mépris de l'autre“ ou du „voisin“, qui s'opère selon un axe géographique qui va de l'Ouest vers l'Est, et du Nord vers le Sud. Comme le dit Slavoj Žižek, „the Balkans are always somewhere else, a little bit more towards the southeast...“ (Žižek 2001, 3). Il existe en effet, surtout dans les pays de l'ex-Yougoslavie, comme l'a montré Milica Bakić-Hayden, une tendance à percevoir les régions et les populations qui se trouvent plus à l'Est ou plus au Sud par rapport au sujet parlant comme moins civilisées et, du point de vue politique, plus autoritaires. Cette tendance a donné lieu à la constitution, chez les peuples balkaniques, de toute une structure discursive qu'on a décrit comme une „rhétorique du mepris“ ou comme une „hiérarchie du dédain“ (Bakić-Hayden 2006, 48; Subotić 2006, 263).

La thèse de la reproduction des orientalismes s'appuie sur le fait que l'Orient est une catégorie très large et, en puissance, universelle. On peut trouver un exemple de l'élasticité extraordinaire de ce concept chez le grand diplomate autrichien, prince von Metternich, qui, étant Allemand par naissance, disait que l'Empire Habsbourg n'appartenait pas à

l'Europe, et que „l'Asie“ commençait déjà „sur la Landstrasse“, c'est-à-dire sur la route menant de Vienne vers l'Est (Taylor 1990, 13). Mais le lieu privilégié des „orientalismes proliférants“ sont les Balkans du XX^{ème} siècle et d'aujourd'hui. Milica Bakić-Hayden a décrit de façon très convaincante la situation dans laquelle les élites intellectuelles et politiques des républiques ex-yougoslaves se trouvant plutôt à l'Ouest du pays – de la Slovénie ou de la Croatie – ont utilisé, dans les années 90, le vocabulaire orientaliste pour décrire l'impossibilité d'une vie en commun avec les populations des autres républiques yougoslaves, marquées, comme on disait, par un héritage plutôt „byzantin“ ou „asiatique“ (Bakić-Hayden 2006, 35 sqq.). Les effets positifs de cette rhétorique – sont d'autant plus intéressants à observer, qu'elle s'adressait surtout à l'opinion publique des démocraties libérales de l'Europe occidentale, à un moment où un „orientalisme“ immédiat, dirigé contre les pays de l'Asie ou de l'Afrique, y était déjà devenu intenable, parce qu'on commençait à le considérer comme „politiquement incorrect“ (Bakić-Hayden 2006, 48). S'il en est ainsi, il faudrait peut-être, pour bien comprendre les relations entre les Balkans, l'Orient et l'Occident, inverser les termes dans la description du rapport entre le balkanisme et l'orientalisme: en un certain sens, il faudrait comprendre l'orientalisme comme une variante du „balkanisme“⁸, ou, au moins, admettre l'existence d'un „orientalisme“ spécifique qui ne serait propre qu'aux Balkans. Son domaine ne se limiterait pas aux pays de l'ex-Yougoslavie. Pendant l'époque socialiste, quand la Yougoslavie se distinguait des autres pays balkaniques par un degré un peu plus élevé des libertés individuelles et par un bien-être relatif de sa population, il était très présent dans le rapport des Yougoslaves (par exemple, des Serbes) envers leurs voisins de l'Est plus pauvres et plus opprimés, des Roumains et des Bulgares. Ce fait prouve qu'il s'agit en effet, dans les Balkans, d'un „orientalisme“ pris dans un mouvement d'enchaînement et de substitution presque interminable, et c'est en ce sens que la thèse de M. Bakić-Hayden est productive. Mais en même temps, il faut avouer que le bien-fondé de cette thèse ne vient pas de sa parenté avec la conception de orientalisme classique. La critique du „balkanisme“ a pour objet un phénomène *sui*

generis; pour bien le comprendre, il faudrait lire, dans les expressions telles que *the Oriental within* ou *nesting orientalisms*, les mots „oriental“ et „orientalisme“ sous rature. Il est peut-être vrai que les recherches sur le balkanisme n'auraient même pas vu le jour sans la déconstruction de l'orientalisme. Mais il ne s'ensuit pas que ces recherches sont de droit et pour toujours inséparables du paradigme de recherches orientalistes.

Ceci nous amène à la question qui est peut-être la plus importante: celle du paradigme de pensée qu'il faudrait adopter pour remédier aux insuffisances d'une application trop directe aux Balkans de la critique de l'orientalisme. Dans les phrases citées auparavant, dans le but de décrire la représentation des Balkans, que faut-il mettre à la place du mot „Orient“? En jouant sur le titre d'un livre récent d'Alain Badiou, on pourrait poser ainsi la question: le mot „Balkans“, de quoi est-il le nom?

On s'accorde volontiers sur la multiplicité des sens métaphoriques de cette désignation, mais il est plus difficile de trouver une explication satisfaisante de sa genèse et de sa valeur. De toute façon, l'essentialisation des Balkans, que l'on rencontre dans les discours „balkanistes“ et que de nombreux auteurs ont critiqué, ne fait pas obstacle à une multiplication des significations métaphoriques de ce mot – ce qui nous conduit à nous demander s'il a un „sens propre“ du tout. C'est la raison pour laquelle on doit adhérer, jusqu'à un certain point, à ce que disent les critiques du balkanisme qui se réclament du modèle de la déconstruction de l'orientalisme. Dans la préface à une édition plus récente de son *Orientalisme* (2003), Said a explicitement affirmé qu'un Orient „réel“ pour lequel il lutterait n'existe pas (Said 2003, XIV); l'Orient dont il parle n'est que le corrélat des discours et des pratiques orientalistes, qui sont l'objet de sa critique. Mais Said a, pour sa part, situé les débuts de ce genre de discours tout près des commencements de la civilisation dite „occidentale“: il a cru trouver les origines de l'orientalisme déjà dans *Les Perses* d'Eschyle (Said 2003, 56-7). Le „balkanisme“ comme genre de discours n'a pas des origines aussi illustres. Mais si la „découverte“ ou l'„invention“ des Balkans n'a pas l'âge de la culture „occidentale“ en général, elle est contemporaine de sa „modernité“ et de l'impératif de la

„modernisation“ des pays du monde. Selon l’hypothèse saïdienne, l’Occident a acquis sa force et sa conscience de soi en s’opposant à lui même un Orient „faible“, „féminin“, „sous-développé“ etc., et pourtant tout à fait imaginaire. Quand il s’agit du discours „balkaniste“, il serait, au contraire, plus juste dire qu’il représente une complication de la conscience de soi de la modernité européenne et qu’il est le corrélat de la perception qu’elle a de sa propre histoire. C’est surtout cette perspective „historique“ que devrait assumer toute tentative de critique ou de déconstruction du balkanisme. Par cette dimension, la critique du balkanisme pourrait se distinguer de la déconstruction saïdienne de l’orientalisme, à qui on a fréquemment fait l’objection d’être trop anhistorique (Skopetea 1991, 133; Todorova 2006, 56 sqq.).

La perspective historique semble d’abord contredire les représentations ordinaires sur les Balkans, qui, le plus souvent, nous parlent de cette région en termes des vérités éternelles – par exemple, des „haines séculaires“ qui opposent les ethnies balkaniques entre elles – en perdant de vue le fait que même la signification du mot „les Balkans“ reste inexplicable si l’on néglige ses rapports avec l’histoire de la modernité européenne (Bakić-Hayden 2006, 69). Considérons, par exemple, un fait que l’on n’a pas assez remarqué: l’image ou la représentation des Balkans s’est formée simultanément avec celle de l’Amérique, et peut lui servir de contraste. Dans les Balkans, tout est „histoire“; l’Amérique, au contraire, est un monde „sans histoire“, qui correspond plutôt à l’état naturel de l’humanité; comme le disait John Locke, „in the beginning all the world was America“ (Locke 2003, 121). La même différence existe sur le plan de la représentation du découpage territorial. Le sol américain était laissé en friche, pour ainsi dire, depuis l’aube des temps, pour attendre la „découverte“ de ce continent. Plus tard, il a eu une frontière occidentale libre et mouvante, ce qui paraît s’opposer au concept même de limite territoriale. En revanche, les Balkans nous donnent le spectacle des espaces minuscules clos et confinés, auquel s’ajoute l’image d’une „mosaïque des peuples et des ethnies“; ces espaces clos, mais contigus, sont composés „d’îlots de différentes nationalités“,

semblables à des archipels, qui sont exactement le contraire du grand *melting pot* américain⁹.

Mais la représentation des Balkans a un caractère „historique“ dans un autre sens aussi, qui tient au rapport de l’Europe et à son histoire. Le processus de la création des États-nations dans les Balkans – processus qui a fait tant de morts au XIX^{ème} et jusqu’à la fin du XX^{ème} siècle – est strictement parallèle à celui qui a donné naissance à l’État européen moderne. Aujourd’hui, on dirait que c’est la représentation des Balkans et des événements qui s’y produisent qui donne à l’Europe l’occasion d’extérioriser l’image refoulée de son propre passé – qui est fait, comme on le sait, non pas seulement des valeurs d’humanisme et de démocratie, auxquelles on l’associe d’habitude, mais aussi de guerres confessionnelles, d’homogénéisations ethniques, de nationalismes, de génocides – et qui, peut-être, lui permet de s’en libérer. C’est en ce sens aussi que „les Balkans“, comme on le dit souvent, „appartiennent“ à l’Europe. La centralité de la périphérie balkanique, dont il a été question au début de ce texte, se laisse lire de cette façon. On insiste parfois sur la nécessité d’une modernisation „des Balkans“, au risque d’oublier qu’il y a des raisons de croire qu’il s’agit là d’une tâche interminable, du fait que les Balkans sont, dans les discours balkanistes au moins, définis *a priori* comme la partie du monde qui résiste à la modernisation. De surcroît, la „balkanisation“ même des Balkans – ce qui veut dire, le processus au terme duquel le nom des Balkans, ainsi que ceux de sa famille, est devenu une appellation péjorative – est un résultat de la „modernisation“ et de l’ „européisation“ de cette région: comme l’ont montré les anthropologues et les historiens, la balkanisation des Balkans, qui est un synonyme de leur provincialisation, ne commence pas avec l’occupation turque mais, au contraire, avec le retrait de l’Empire ottoman et l’entrée de la péninsule balkanique dans la zone d’influence européenne (Jezernik 2007b, 11-26). Quand on parle des „Balkans“ et de la nécessité de changer la manière dont les choses s’y passent, on s’expose au risque ne plus sortir de la métaphore. Lors de la remise du Prix Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, en juin 2000, Bill Clinton disait: „Our goal must be to de-Balkanise the Balkans“. Il s’agit là, évidemment, d’un

tour rhétorique qui consiste à tourner le sens propre d'une expression contre son sens métaphorique, qui est négatif. Mais si c'est le sens de la phrase citée – si le mot de „débalkanisation“ doit être entendu au sens du processus inverse de celui de fragmentation étatique et politique – il ne correspond pas du tout à la réalité: l'intervention de l'OTAN de 1999 n'a pas contribué, tant s'en faut, à la „débalkanisation“ des Balkans.

Les Balkans restent-ils un moment „refoulé“ de l'histoire réelle de la modernité aussi en ce sens que l'histoire des peuples balkaniques en tant que tels ne s'est jamais réalisée. Plus précisément, elle ne s'est réalisée que partiellement – dans la création d'une Yougoslavie, dont l'existence s'est terminée dans le désastre. Mais même la Yougoslavie ne s'est jamais définie comme un projet balkanique dans le plein sens du mot. Les projets étatiques qui allaient dans cette direction – par exemple, celui d'une fédération balkanique – n'ont jamais vu le jour, parce qu'ils n'étaient pas approuvés par les grandes puissances mondiales. Ceci nous laisse devant la question: „les Balkans“ ont-ils vraiment un avenir? Ou bien, n'y a-t-il pas plutôt, à la place de cet avenir des Balkans, un simple projet de „vie en commun“ des peuples autrefois balkaniques – liés entre eux, peut-être, par les liens de l'héritage et de la mentalité balkanique commune, mais qui commencent à se relâcher déjà (Todorova 2006, 27 sqq.) – sous le „toit“ de l'Union européenne? Mais l'avenir est toujours incertain, et cette question doit être laissée ici en suspens.

NOTES

¹ Sur le motif de la "spectralité", surtout par rapport à Marx et au marxisme, cf. Derrida 1993. Le meilleur exemple de la spectralité des Balkans dans l'imagination de l'Occident reste peut-être le livre de Kaplan 1993. Voir aussi sur ce sujet Žižek 2001, 3-11.

² Cf. les remarques de Said à propos de la constitution des "langues sémitiques" et de l'organisation du savoir sur l'Orient (Said 2003, 139 et 164). Sur l'influence de Foucault sur la méthodologie de Said, voir Said 2003, 3, 14, 22 et 130.

³ Pour une critique de cette thèse, cf. Bakić-Hayden 2006, 21.

⁴ Dans le texte "Sveti Sava između Istoka i Zapada", Sima Ćirković a montré que l'image d'une Serbie se trouvant "au milieu" entre l'Orient et l'Occident ne correspond pas du tout au point de vue serbe au Moyen Âge: à l'époque de Saint Sava, la Serbie est considéré comme un pays occidental, le nom d'Orient étant réservé pour la Terre sainte et pour Jérusalem (Ćirković 1998, 27-37).

⁵ On retrouve le texte cité en exergue de l'article de M. Bakić-Hayden "Orijentalističke varijacije na temu 'Balkan'" (Bakić-Hayden, 2006, 31).

⁶ Miroslav Krleža, *Banquet u Blitvi I-III* (Sarajevo 1989). Le titre du roman, *Le Banquet en Blitva* ou *Le banquet en Blithouanie*, fait penser à la Litva ou Lithuanie.

⁷ Le concept d'une "aliénation intime" (*intimate estrangement*) apparaît déjà chez Said (Said 2003, 248); mais en s'appliquant aux Balkans, il semble s'investir d'un sens nouveau.

⁸ C'est aussi la conclusion que suggère Žižek dans le texte cité (voir note 8).

⁹ E. M. Forster a ainsi décrit la Transylvanie: „The Eyes of Sibiu“, *Spectator*, no 5426, le 25 juin 1932 (Golsvorti 2005, 159).

REFERENCES

- Bakić-Hayden, Milica, and Robert Hayden. 1992. Orientalist Variations on the Theme 'Balkans'. Symbolic Geography in Recent Yugoslav Cultural Politics. *Slavic Review* 51 (1): 1-15.
- Bakić-Hayden, Milica. 1995. Nesting Orientalisms: The Case of Former Yugoslavia. *Slavic Review* 54 (4): 917-931.
- Bakić-Hayden, Milica. 2006. *Varijacije na temu 'Balkan'*. Beograd: Institut za filozofiju i društvenu teoriju/ I. P. Filip Višnjić.
- Ćirković, Sima. 1998. *Sveti Sava u srpskoj istoriji i tradiciji*. Beograd: Srpska akademija nauka i umetnosti.
- Cuse, Nicolas de. 1979. *De la docte Ignorance*. Paris: Edition de la Maisnie.
- Derrida, Jacques. 1993. *Spectres de Marx*. Paris: Galilée.
- Douglas, Mary. 2002. *Purity and Danger*. London/ New York: Taylor.
- Fleming, Kathryn E. 2001. Orijentalizam, Balkan i balkanska istoriografija. *Filozofija i društvo* XVIII: 11-32. Belgrade: Institute for Philosophy and Social Theory.

- Freud, Sigmund. 1983. *Psychologie des foules et analyse du moi.* In *Essais de psychanalyse*. Paris: Payot.
- Freud, Sigmund. 1994. *Le malaise dans la culture.* In *Oeuvres complètes*. Tome XVIII. Paris: Presses Universitaires de France.
- Goldsvorti, Vesna. 2005. *Izmišljanje Ruritanije. Imperijalizam mašte.* Beograd: Geopoetika.
- Hegel, G. W. F. 1996. *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie.* Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag.
- Herzfeld, Michael. 2002. Préface à *Balkan as Metaphor. Between Globalization and Fragmentation*, ed. Dušan Bjelić, Obrad Savić. Cambridge (Mass.): MIT Press.
- Jezernik, Božidar. 2007a. *Divlja Evropa.* Beograd: Biblioteka XX vek/ Knjižara Krug.
- Jezernik, Božidar. 2007b. *Europeanisation of the Balkans as the Cause of its Balkanisation.* In *Europe and its Other*, ed. B. Jezernik, Rajko Muršić, Alenka Bartulović, 11-Ljubljana: Department of Ethnology and Cultural Anthropology, Faculty of Arts.
- Kaplan, Robert. 1993. *Balkan Ghosts. A Journey Through History.* New York: Vintage.
- Koulouri, Christina. 2007. Clio chez elle: l'histoire des Balkans revisitée. *Histoire@Politique. Politique, culture, société* 2, septembre-octobre, 15-48. Thessaloniki: Centre for Democracy and Reconciliation in Southeast Europe (CDRSEE).
- Locke, John. 2003. *Two Treatises of Government and A Letter Concerning Toleration.* New Haven and London: Yale University Press.
- Macfie, A. L. 2002. *Orientalism.* London: Longman.
- Megalommatis, Muhammad Shamsaddin. 2008. "The Indivisibility of Kosovo: Principle of International Law, *American Chronicle*, February 24: Bookmark and Share.
- Pascal, Blaise. 1967. *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets*, Paris : Lafuma.

- Poulet, Georges. 1961. *Les métamorphoses du cercle*. Paris: Flammarion.
- Roy, Anita. 1996. The 'We' in Western. *Times Higher Education*, March 29.
- Said, Edward W. 2003. *Orientalism*. London: Penguin Classic.
- Said, Edward W. 1993. *Culture and Imperialism*. New York: Arrow/Vintage.
- Skopetea, Eli. 1991. Orijentalizam i Balkan. *Istorijski časopis* XXXVIII: 131-143.
- Subotić, Milan. 2006. Recenzija rukopisa M. Bakić-Hayden. *Filozofija i društvo* 2: 263.
- Taylor, A.J.P. 1990. *Habsburška monarhija 1809-1918*. Zagreb: Znanje.
- Todorova, Marija. 2006. *Imaginarni Balkan*. Beograd (*Imagining the Balkans*. 1997. New York). Beograd: Biblioteka XX vek/ Knjižara Krug.
- Žižek, Slavoj. 2001. *The fragile absolute*. London/New York: Verso.

Vladimir Milisavljević est chercheur à l’Institut de philosophie et de théorie sociale de Belgrade; doctorat en philosophie (2005) de la Faculté de philosophie de Belgrade. Il a publié le livre *Identitet i refleksija: problem samosvesti u Hegelovoj filozofiji* (*Identité et réflexion: le problème de la conscience de soi dans la philosophie de Hegel*), Belgrade, 2006, ainsi que plusieurs articles dans les domaines de l’histoire de la philosophie classique allemande, philosophie politique et philosophie française contemporaine.

Address:
Vladimir Milisavljević
Institute for Philosophy and Social Theory
Narodnog fronta 45, P.O. box 605
11000 Beograd, Serbia
Email: vlad.mil@sezampro.yu